

Michel Cassé , *Energie noire, matière noire* , Odile Jacob, 2004, 304 pages, 25,50 ?

François Euvé

DANS **ÉTUDES** 2005/1 Tome 402 , PAGES XVIII À XVIII
ÉDITIONS **S.E.R.**

ISSN 0014-1941

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-etudes-2005-1-page-XVIII?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour S.E.R..

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur cairn.info/copyright.

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

Littérature

Arts

GUILLEVIC

Présent

Poèmes, 1987-1997. Gallimard, 2004,
216 pages, 18,50 €.

Il est émouvant d'entendre, dans ce recueil posthume, la voix toujours vivante du cher Guillevic, ses derniers poèmes du grand âge pieusement collationnés par la fidèle Lucie G.A. (sans oublier leur ami Bernard-Joseph Samain, philologue et moine trappiste d'Orval). Ici, les choses lui parlent toujours en silence: « Les choses/Qui sont autour de moi//Laissent entendre://Je ne dirai rien.//Pourtant, c'est comme si/Elles me parlaient. » En fait, c'est comme si on parlait en lui, à son insu: « Ce que je me dis/N'est pas forcément/Ce qui se dit en moi. » Il se fait un échange universel à travers sa présence: « Je ne suis qu'une voix/Dans cet ensemble/Qu'est le monde -/Une toute petite voix -//Et pourtant il me semble/Que l'on m'entend,/Que je dialogue. » Il n'a nul besoin de dire ou d'entendre des mots; tout se passe entre le cœur des créatures et lui: « Cerisier fleuri,/On veut me faire croire//Que tu ignores/même ton existence.//Que la sève monte en toi/Sans ton accord,//Que tu bourgeonnes et donnes des fruits/Sans t'applaudir.//Toi,/Qu'en penses-tu? » Il y a une seule famille. Chacun s'ignore en apparence, avec une secrète curiosité: « Merlette,/Qu'est-ce que ce serait/Si tu devenais moi//Tout en restant merlette? » Pas étonnant qu'ils frémissent ensemble, bien qu'ils soient si différents: « Platane, tu trembles,/Mais pourquoi?//Tu te trompes,/Tu n'es pas un homme. » Cela n'empêche pas le partage de ce qu'ils ont de meilleur, et de se consoler: « Non, rose,/Tu n'es pas abandonnée://Le ciel t'offre son azur//Et moi//Je t'offre ma journée. » La tendresse est reine, grâce à

une certaine présence ailée dont le poète ne veut rien dire, « Car qui sait/Ce qu'il adviendrait, // Ce qu'il naîtrait // D'angélique dans l'air! » Reste ce que ce poète si humain nomme *son dieu*, ce qu'il a « De plus secret, / De plus intime // Dirai-je de plus haut? // Il nous arrive / De rester en amour // Jusqu'à ce que soit / Troublé ce rendez-vous // Pendant lequel nous sommes // Le centre de lumière / De ce qui nous possède. » Chut! C'est l'instant où il ne faut plus bouger. Le sourcier a découvert la source.

Jean Mambrino

Mark KHARITONOV

L'Approche

Roman traduit du russe par Marc Weinstein.
Fayard, 2004, 254 pages, 18 €.

« Un méli-mélo complètement délirant »: c'est l'impression durable, mais trompeuse, qui naît à la lecture de cet excellent roman de Kharitonov (cf. aussi *Etvdes*, sept. 2003, mai 2000, janv. 1999). Récit fantastique, porté par une réflexion pénétrante sur les limites de notre conscience, *L'Approche* raconte l'épopée étrange de l'écrivain Zimine à la recherche de l'unique lecteur (un homonyme, qui plus est) de son dernier roman, *L'Approche*. Mais il n'a pas été publié, et le seul exemplaire manuscrit a été volé: par quel mystère cet autre Zimine en a-t-il eu connaissance? Flatté par l'enthousiasme manifesté par l'autre, mais aussi guidé malgré lui par une nécessité impérieuse, le voici embarqué dans une quête métaphysique de lui-même qui le conduit dans un monde à part, une sorte de village psychiatrique qui pourrait aussi bien être une préfiguration cauchemardesque de l'au-delà. Chacun semble y savoir mieux que lui ce qu'il fait là. Il lâche prise de plus en plus, comme si sa propre vie lui échappait. A la place de son double, mort entre-temps dans des circonstances obscures, il « rencontre » un ordinateur qui

l'abreuve d'informations confuses sur son propre livre et sur les forces vitales à l'œuvre dans le monde. A l'image de sa propre conscience, limitée, embrouillée, « effilochée », la machine lui permet seulement d'approcher la vérité ; au delà de ce qu'il est possible, ou permis, de comprendre, ce ne sont que suppositions, imaginations et pressentiments oppressants, qui menacent toujours de faire basculer le roman dans le délire. Mais Kharitonov est un maître, et il ne fait aucun doute qu'il tient parfaitement son sujet jusqu'au bout. Son génie propre est de savoir rendre compte, sans aucune approximation, du brouillard épais de nos âmes, dont il analyse dans le détail les moindres variations.

Agnès Passot

Alexandre IKONNIKOV

Lizka et ses hommes

Traduit du russe par Antoine Volodine. Ed. de l'Olivier, 2004, 216 pages, 20 €.

C'est là un roman très agréable à lire, qui réunit tous les ingrédients du roman d'apprentissage : une jeune fille de la campagne russe, déterminée mais sans aucune expérience de la vie, part tenter sa chance en ville. Elle y rencontre une série de personnages, tous très bien campés, qui lui apprennent, à ses dépens souvent, que dans la vie il faut surtout compter sur soi. Le ton léger et décalé du narrateur, qui emprunte au genre du conte (et à son héroïne) une feinte naïveté, lui permet de broser – sans que jamais cela soit pesant – le tableau sans complaisance de la société russe contemporaine. Et pourtant, entre les mesquineries de la vie campagnarde et les magouilles de la ville, les problèmes de logement, de travail, d'argent – en bref, la somme de l'héritage soviétique et du chaos des réformes de 1990 –, la pauvre Lizka aurait de quoi désespérer, et le narrateur exercer son cynisme. Le pire (pour Lizka en tout cas...), ce sont les hommes, à peu près tous incapables, alcooliques ou violents, bien différents du prince charmant dont

elle rêve avec ses amies. Micha, escroc professionnel, Viktor, haut fonctionnaire du Parti sans scrupules, Arthur, mari infidèle et mou, Max, vétéran brisé... autant de visages masculins de la Russie actuelle, aux traits à peine forcés. Mais les filles, attachantes et drôles, ont de l'énergie à revendre, et surtout une façon désarmante de rire de leurs mésaventures, qui pourtant feraient de bons sujets de drames. Un mélange russe tout à fait convaincant et sensible. On quitte Lizka à l'aube d'une histoire d'amour enfin prometteuse avec un gentil poète, et l'envie nous prend, sincère, que sa vie prenne enfin des tons plus doux.

Agnès Passot

Constance DEBRÉ

Un peu là beaucoup ailleurs

Ed. du Rocher, 2004, 116 pages, 13, 90 €.

On risquerait de se méprendre sur ce livre étonnant si, aux premiers mots – « Je suis vague, brouillée, incertaine, je suis à peine » –, on venait à se croire devant une de ces innombrables confessions nombri-listes dont nous gratifie la production contemporaine. Ces quelques pages sobres, austères, sont tout sauf une ode narcissique. Carnet de veille plutôt, entrée en solitude comme en eau profonde, où, loin de toute compagnie, se donne à entendre cet écho si difficile à nommer, qui passe par le corps, par le « je », mais sans s'y arrêter... Car il s'agit, pas à pas, de suivre son propre chant, comme l'écrit Dante dans *Purgatoire*, « mais un chant qui me traverse plus qu'il n'est mien ». La culture se retrouve en ces plages de vigilance, allusions, vibrations, mémoire vitale, telle qu'elle pourrait être si elle n'était si souvent entachée de cuistrerie : essentielle et source d'espérance, par delà les peurs, les douleurs et les incompréhensions. « “Larges campagnes” et “vastes palais” de l'intelligence, en effet, très cher Augustin », dit Constance Debré au détour d'une page. Cette aventure mystique, selon une réinvention très personnelle et très actuelle, nouée pourtant à une très

ancienne mémoire de l'humanité, évolue doucement et presque humblement vers une sorte de vacance pure, « seulement l'immense joie ou l'absolue tristesse d'une communion, seulement le plaisir et la douleur, antiques et mêlés, de l'Être ». La voix de Constance Debré s'abolit alors, laissant place au grand silence; introduisant ceux qui l'auront suivie à leur propre quête des empreintes et des traces.

Françoise Le Corre

Alain SPIESS

Ruine

Roman. L'Arpenteur/Gallimard, 2004, 150 pages, 13,50 €.

A ceux que désespèrent annuellement les naufrages annoncés d'une multitude croissante de « premiers romans », ou l'étrange jeu de listes des probables lauréats de prix, bref, à ceux qui aiment la littérature et l'écriture véritables, osons sans vergogne recommander le dernier « roman » d'Alain Spiess, *Ruine*. Au départ, rien que de très banal, sinon de convenu: un seul lieu (un restaurant de la côte normande), une seule action (un déjeuner), un seul temps (la durée de ce déjeuner); le tout se divisant en cinq chapitres naturellement intitulés: « Lillets », « Rougets à la niçoise », « Gigot aux quatre épices douces », « Fromages », « Café liqueur ». Ainsi ira le récit, entre dégustation plus ou moins appréciative des plats et propos de table, justement, dont la superficialité le dispute à la médiocrité des convives, de leurs opinions et jugements, de leurs préoccupations présentes et de leurs destins. Pas de quoi faire un plat ni un roman, si n'était d'abord cette écriture superbe, à ravir tout amoureux du français tel qu'il devrait toujours être écrit, c'est-à-dire convaincant parce que beau. Ainsi convainquent l'artifice d'un menu pour bavards prétentieux, l'artifice de ces prétentieux comme piètres commensaux, pour une « ruine » tant de personnages que de destins. Ainsi, tout serait dit avec le second plat. Mais il y a, fort heureusement, les fromages, au demeu-

rant fort mal appréciés, et surtout le « café liqueur ». En fait, tout au long, du Lillet au gigot, l'écriture n'a cessé de jouer son jeu, c'est-à-dire son double jeu, de faits et de propos évidents au premier degré, puis de ces petites touches qui, par discrètes et étranges réminiscences d'expression, semblent, à peine surgies, s'annihiler dans l'insignifiance: « images de bonheur » au souvenir d'un autre café pris jadis auprès d'une jeune fille, ou au souvenir d'une « petite fille en robe blanche courant vers les oliviers », comme une lente montée – ou descente – vers une autre évocation. Mais celle-ci n'a rien d'un souvenir, la curieuse habitude et quasi-obsession du convive à moitié éméché de « marcher »: une habitude prise « au cours de ces trois années passées en Algérie, où il avait appris que les pas de la journée effacent ceux de la veille, mais pas les images, avait-il dit », promettant, du même coup et sans le vouloir, de tout dire. Ainsi passons-nous au « Café liqueur ». Inutile de s'excuser pour dire en cliché que le roman bascule au point de disparaître. Car ce n'est plus du roman que nous lisons alors, mais une mémoire qui fond dans l'insoutenable solitude d'une incurable blessure de quarante ans: ce cri que n'étouffent plus mais révèlent la médiocrité, la veulerie et l'échec professionnel et affectif du héros. Et ce n'est pas l'ultime question de service du maître d'hôtel qui ouvrira au pardon, depuis refusé, « chaque jour et chaque nuit », dans le double néant du ciel et de la fiancée morte.

Pierre Gibert

Gilles TRÉHIN

Urville

Carnot, 2004, 190 pages, 20 €.

Voici un ouvrage qui fait figure d'OVNI dans la production éditoriale actuelle. La définition en paraîtrait pourtant assez classique: dessins d'une ville, histoire d'une ville, un séduisant album, en somme; à cela près que vous ne visiterez jamais cette prestigieuse cité, pour

la bonne raison qu'Urville, sise en « Provence insulaire » et dite, à sa fondation par les Phéniciens, « ville des hippocampes », n'existe que dans l'imagination de son auteur ; lequel la parcourt, l'enrichit, l'édifie depuis son enfance. On nous dit que Gilles Tréhin est autiste ; difficile de ne pas être effleuré par le soupçon – est-ce qu'on nous abuse une fois de plus ? Mais le soupçon ne tient guère : on embarque et l'on se délecte. Car, du *Pont des investitures* à la *Rade de Carsouce*, c'est toute notre vieille histoire et notre jeune architecture qui s'offrent à nous avec le merveilleux décalage d'une liberté autorisée, fondatrice. Nul, dès lors, ne s'offensera de voir si bien voisiner le raffinement de la précision et la légèreté de l'impossible contradiction. Le résultat est d'une très grande poésie, à commencer par les noms des personnages historiques, des architectes... On se fait complice de ce jeu très sérieux qui, volontairement ou non, n'est pas sans humour, et qui aboutit à une véritable création. Il ne faudrait pas laisser passer ce talent différent dont l'originalité ne doit rien à l'artifice.

Françoise Le Corre

Jean-Paul DUBOIS

Une vie française

Ed. de l'Olivier, 2004, 358 pages, 21 €.

« Mon frère Vincent est mort le 28 septembre 1958, à Toulouse. La télévision venait d'annoncer que 17 668 790 Français avaient finalement adopté la nouvelle Constitution de la V^e République. » *Une vie française* se joue sur ces deux versants, intérieur et extérieur, d'une réalité saisie à travers des présidents dont chaque chapitre porte le nom : de Gaulle, Pompidou, Giscard, Mitterrand, Chirac. Aucun de ces hommes au pouvoir ne trouve grâce aux yeux de Paul Blick – le héros du roman auquel s'identifie l'auteur –, profondément affecté par la mort de son frère aîné et par la chape de tristesse qui s'ensuivit sur son adolescence. Mal refermée, cette blessure le laisse désarmé face à la vie et à ses contradictions. Homme de gauche, il

se retrouve riche, sans l'avoir cherché mais sans trop d'états d'âme. Il devient un photographe à succès. Libertin le temps de quelques fièvres, il se recycle dans un mariage bourgeois à l'euphorie éphémère. Rêveur entêté, mal à l'aise avec ce que sa femme nomme « la vie réelle », il semble constamment faire le grand écart entre indécisions et certitudes, entre le tragique, le dérisoire et les plaisirs de la vie. Un homme comme bien d'autres : qui se cherche, a mal, aime, doute, critique, méprise, donne, s'insurge. Dépressif, sans doute : n'est-ce pas le mal du siècle ? On lui trouve, en tout cas, beaucoup de l'air du temps et des questions que l'on se pose. *Une vie française* n'est pas une épopée avec tambour et trompettes, mais le roman d'un homme sans illusions sur le monde, sur les hommes, sur le temps qui passe, sur lui-même sans doute. Faisant sienne la phrase de Sartre, Paul Blick sait qu'il est « un homme fait de tous les hommes qui les vaut tous et que vaut n'importe qui ».

Michèle Levau

Miklos BANFFY

Vous étiez trop légers

Roman traduit du hongrois par Jean-Luc Moreau. Phébus, 2004, 520 pages, 23,50 €.

Deuxième tome d'une trilogie consacrée à la société aristocratique de Transylvanie au début du XX^e siècle, cette œuvre de fiction poétique et psychologique peut être lue indépendamment du premier volet (*Vos jours sont comptés*, cf. *Etudes*, nov. 2002, p. 561), grâce à une habile conception des évocations du passé. Dans un foisonnement de péripéties, l'auteur démêle la complexité des comportements et la subtilité des sentiments, avec, en toile de fond, l'imbricatio des débats politiques et des manœuvres diplomatiques. Les loisirs de chasses et de réceptions tiennent une grande place dans la vie de ces propriétaires fiers de leurs traditions hongroises, réticents à l'égard d'un triolisme favorable aux Croates et aux Slovaques, méfiant vis-à-vis des revendications d'une minorité roumaine. La réf-

rence biblique au *Livre de Daniel* – « Pesé tu as été, et dans la balance ton poids s'est trouvé en défaut » – interroge le destin de tel ou tel personnage, en particulier celui de deux amis sortis ensemble du Therezianum de Vienne. Tandis que l'un, brillant musicien, sombre dans la déchéance de l'alcoolisme, l'autre, élu député, crée des coopératives au service des paysans, « sans considération de langue ou de religion », et se comporte en réformateur épris de tolérance, n'hésitant pas à affronter corruption et usure. Ses projets de fonder un foyer avec la femme qu'il aime se heurtent aux pires difficultés. La sacralisation de l'amour ne semble pas en harmonie avec le charme des images de la forêt et du chant des oiseaux. Cependant, ce beau roman se termine sur une note d'espérance en une future descendance pour celui qui se voit « comme un maillon dans une longue chaîne ».

Jean Duporté

Gérard DELFE

Le Dieu Coyote

Phébus, 2004, 194 pages, 16,50 €.

Ce « récit » ressemble au *Roman de Renart*. Coyote est son lointain cousin amérindien, de la famille du chien-loup (qui jappe : *canis latrans*), affamé, trublion et trompeur. Ce « chacal » a le pelage jaune du désert, où il se fond dans l'herbe courte et âpre. Son « rire dévastateur » déchire les nuits : *He-e-e-e-Yo-e-yo...* C'est la partition, ici publiée, du chant des *Chawis* de la nation *Pawnee* (« loup »). Tout mythe est scientifique, explication d'une cause première. Le soprano des plaines pelées lance des chants qui traduisent l'ordre cosmique : voler leur poisson aux castors apaise la faim, séduire pour se reproduire c'est combattre la mort. Il sait interpréter l'origine du monde, des étoiles, du sexe imprévisible, du désir impérissable, des enfants qui en naissent, de la violence toujours en face. Il sait pourquoi le lynx est tacheté, le corbeau noir, l'eau pure et profonde. C'est un charognard, c'est-à-dire un médiateur entre la

vie et la mort dont il se nourrit pour vivre. Il sait tout de l'un et l'autre bord (« Coyote inventa la mort »), et ce qu'il faut de ruse pour échapper aux méchants, et pour survivre. Le coyote est le porte-lumière de l'intelligence active. A nous de lire ces beaux récits de l'animal politique aux yeux jaunes, qui disparaît dans la nuit et reparait en trotinant au point du jour, où rien ne demeure caché.

Pierre Mayol

Joseph ROTH

Symptômes viennois

Liana Lévi, 2004, 198 pages, 15 €.

Chroniques brèves et nerveuses parues dans les journaux de Vienne en 1919 sur-tout (puis en 20, 24, 28, 33, 38, 39, années qui sont des dates), sous « le noir drapeau de la misère » : inexorablement, « la vieille monarchie décline », un monde finit, en lambeaux, un autre surgit, comme une opération de brigands. Ici Roth s'en tient à des détails, témoins du délabrement et du crépuscule de la Vienne tant aimée, qu'il va quitter pour Paris en 1933 : les faubourgs, les bas quartiers, les trams et leurs receveuses, les lampes à gaz, les horloges détraquées, les anonymes, les profiteurs, les agitateurs, les émeutiers. L'Autriche bascule : « Le soleil froid des Habsbourg s'éteignait, mais il avait été un soleil. » Comme toujours chez Roth, le trait est vif ; ironie, compassion, nostalgie, pressentiments se mêlent ; peu à peu ces textes glissent au poétique et au fantastique avec l'apocalypse que fut l'arrivée de Hitler. « Le bon Dieu siège dans l'obscurité. » Roth ne croyait pas au communisme. Alors, que faire ? L'inoubliable *Marche de Radetski* mûrissait dans ces notations au fil des jours sur les riens du quotidien, tout comme Ulrich, « l'homme sans qualités » de Musil, faisait au même moment virevolter tout un monde autour d'un petit criminel sadique. Freud écrivait alors « au delà du principe de plaisir », sur la pulsion de mort.

Guy Petitdemange

Jean LACOUTURE

La Rumeur d'Aquitaine

Des eaux, des arbres et puis des mots. Stock, 2004, 324 pages, 20 €.

Qu'ont en commun Jaufré Rudel, Théophile de Viau, le P. Surin, Maine de Biran, Elie Faure ou Gaëtan Picon, pour ne pas citer les plus célèbres de la douzaine d'écrivains qui constituent cette galerie de portraits ? D'être nés en terre d'Aquitaine ? Certes. Mais cette particularité ne suffit pas à justifier le bonheur que procure ce livre. Il y faut le talent de Jean Lacouture. Sa plume généreuse donne le goût de venir, ou de revenir, aux écrits mêmes de ces devanciers qu'il admire. En chacun d'eux, il reconnaît sans doute un peu de lui-même. Aquitain comme eux, il sait faire bruir les arbres et les eaux qui bercèrent leur enfance, aux abords de la gironde corne d'abondance, fluviale et maritime, qui modèle ce pays. En bon bordelais, Lacouture fuit trop l'esprit de système pour appliquer à des auteurs si divers une grille d'analyse platement inspirée de Taine ou de Montesquieu. On le suit de bon cœur, cependant, lorsqu'il croit déceler chez eux un fond commun : ils auraient été des « maîtres de sagesse », « avocats de la liberté, plus enclins à la conciliation qu'à l'affrontement ». Le constat pourrait s'appliquer à Lacouture lui-même. L'ensemble de son œuvre ne peut-il être lu sous le signe de la médiation ? [Mersenne n'était pas jésuite mais minime, p. 129.]

Dominique Salin

Le Monde des littératures

Universalis, 2004, 570 pages, 60 €.

Cette deuxième édition refondue d'un travail collectif paru pour la première fois en 1990 (sous la direction de Gilles Quinsat) mérite l'attention de tous ceux qui sont sensibles aux mutations de l'écrit sous toutes ses formes. Le livre, tel que nous le connaissons aujourd'hui, n'aura été qu'une des modalités de l'écrit et de sa diffusion. C'est une véritable « cartogra-

phie » de la littérature, quasi encyclopédique, que cet ouvrage donne à lire. On comprendra le rôle et l'importance de l'iconographie, remarquable à tous points de vue, qui illustre chacun des articles. La forme matérielle du texte (sa graphie, sa présentation physique, sa mise en pages) influe sur sa lisibilité, sur les pratiques du lire et de l'écrire. Les modes de diffusion ne sont pas non plus étrangers aux contenus à transmettre. La culture, indissolublement matérielle et « symbolique » (pour employer un terme cher aux modernes), évolue non seulement aux rythmes des bouleversements politiques, mais principalement à ceux des techniques elles-mêmes, sujettes aux aléas de l'histoire. L'écriture et la voix, l'écriture et l'image, l'écriture et les signes, leurs interactions et mutations, sont analysés avec compétence et clarté par les spécialistes qui ont collaboré à ce volume. Parcourant en tous sens espace et temps, cet atlas à la présentation impeccable n'est pas seulement un bel objet, il devrait être le compagnon indispensable de tous ceux pour qui rien de ce qui est littérature n'est étranger.

Francis Wybrands

Cheminements et carrefours

Julien Green, André Malraux, Gabriel Marcel, Kierkegaard, Chestov devant Nietzsche.
Préface de Monique Jutrin. Vrin, 2004, 252 pages, 9 €.

Rachel BESPALOFF

De l'Iliade

Présenté par Monique Jutrin.
Allia, 2004, 90 pages, 6,10 €.

Rachel Bernaloff (1895-1949) emporta dans son suicide un secret déconcertant, tant sa puissance de vie et sa lucidité semblaient protectrices et pourvoyeuses d'avenir. Il y a des dissonances secrètes que ces textes avèrent et dissimulent. Lectrice attentive, d'une perspicacité presque infallible, elle est sans souci de rien d'autre qu'une fidélité à soi-même et à la lettre ; après une longue et silencieuse imprégnation des choses, elle restitue,

d'une main sûre, un relief, des singularités, des abîmes, insinue des questions qui renvoient dans l'impénétrable en nous-mêmes, à des seuils, le tout dans une écriture concise, rapide, efficace. Voici deux ensembles. L'un porte sur des auteurs pas encore couronnés, publié en 1938, étonnant : il existe peu de pages aussi belles sur Julien Green, le jeune Malraux, Kierkegaard ; l'auteur prend son temps pour creuser ; rien d'impressionniste. L'autre, sur *l'Iliade* (1943) – Hector, Achille, Hélène... « hommes plus divins que les dieux et plus hommes que les humains » –, s'achève par un chapitre rare sur Athènes et Jérusalem, Homère et la Bible, tous deux aussi remarquables de justesse pour nous protéger de la mainmise sur l'âme et Dieu, et le souci de justice, égal chez Solon et Moïse. Quel fil conducteur à toute cette diversité de textes ? Peut-être « la tendresse pour les choses sensibles et périssables », un sens physique et intellectuel de la finitude, des limites, de la violence des limites et de l'immensité de qui hante les limites. Kierkegaard, Wahl, Chestov, les artistes, Van Gogh surtout, et les poètes les auraient affrontées sans tricher. Ces pages tiennent, attaquent, démasquent, obligent, comme ceux de Simone Weil, avec passion.

Guy Petitdemange

Laurent WOLF

Vie et mort du tableau

1. *Genèse d'une disparition*. 2. *La peinture contre le tableau*. Klincksieck, 2004, 170 et 198 pages, 12 € le volume.

C'est à partir de deux références bibliographiques – *L'instauration du tableau* (Victor Stoichita) et *Vie et mort de l'image* (Régis Debray) – et de deux dates – 1273 (Cimabue peint le crucifix d'Arezzo) et 1973 (la mort de Picasso) – que Laurent Wolf est parvenu à trouver les repères nécessaires à l'exercice de décryptage d'une pièce maîtresse de l'art occidental : le tableau. Pas moins de 700 années de création sont ainsi parcourues par un

auteur qui a su défricher puis décortiquer un sujet vaste et passionnant sans jamais nous donner l'impression de le survoler. Aussi à l'aise dans les analyses de l'art ancien que moderne, toujours soucieux de dévoiler les différents paramètres tant historiques, sociologiques, qu'esthétiques, Laurent Wolf a su tirer profit des contraintes de l'exercice et de la collection dans laquelle s'inscrit son ouvrage, à savoir répondre à 100 questions. Or celles-ci permettent de déployer de nombreuses problématiques, de tisser des correspondances et de soulever des interrogations souvent insoupçonnées. Bref, un ouvrage aussi précieux pour le spécialiste que pour le néophyte.

Erik Verhagen

Edgard VARÈSE/André JOLIVET

Correspondance 1931-1965

Ed. Contrechamps, Genève, 2002, 230 pages, 24 €.

Si Edgard Varèse conserve solidement sa place de créateur et de novateur visionnaire dans l'histoire de la musique du *xx^e* siècle, malgré la solitude et l'incompréhension dont il aura souffert durant toute sa vie, s'il a retrouvé le rang et la considération qui lui sont dus, André Jolivet, qui fut son élève, fait partie, à l'inverse, de ces compositeurs un peu oubliés, et plutôt rarement joués de nos jours. L'ensemble du contexte historique et culturel liant les deux hommes nous est rappelé de manière très détaillée dans une remarquable introduction de Christine Jolivet-Erlüh, la fille du compositeur. L'amicale proximité des deux hommes, dont témoigne cette correspondance (l'intégralité des lettres de Varèse à Jolivet), n'en est que plus attrayante. D'Amérique, où il vit, le Varèse féroce et prophétique compare les façons de voir française et américaine. On peut lire dans ses lettres d'exil toute la rage et la fougue du créateur indomptable. Varèse peste contre les difficultés multiples dont souffre l'interprétation de sa musique. Il ne tient pas en place, piaffe d'impatience,

jure et gronde; il s'empporte contre « cet esprit sarcastique méfiant et supérieur du Parisien "à qui on ne la fait pas" », et ne supporte pas musicalement « les navets qui encomrent les rayons », dans ce Paris dont le rayonnement « est bien fini » (1933). Cette bataille permanente contre les empêcheurs d'innover est une lutte de tous les instants pour imposer sa manière de concevoir la nouvelle musique, qui serait « hors des conventions orchestrales et autres gélatineux climats à archets ». Ses positions s'affirment résolument et sans aucune concession, traduisant bien sa conception de la création musicale: « Surtout, ne vous souciez pas de plaire. » On lira ce livre rien que pour le plaisir unique de découvrir chez Varèse l'art consommé d'un langage brut, voire brutal; mais aussi pour rencontrer ses idéaux artistiques de très haute exigence: « Plus que jamais je veux un art fort et sain [...]. Un art qui vous empoigne aux tripes et vous entraîne dans son tourbillon. Celui-là est Universel. Pas besoin de le comprendre. On le subit. Point, fini » (1934). Et, au détour d'une lettre à Jolivet, les conseils avisés du créateur sûr de son affaire: « Pas trop de notes, que l'œuvre soit concise, serrée et volontaire. Plus vous chargez, plus vous enlevez de possibilités aux sons de se déployer et de se projeter. Ils perdent leur force à tâcher de se dégager. » Sagesse du penseur, posé et réfléchi, loin des humeurs tempétueuses de l'homme franc et entier, « plein d'amertume, de sauvagerie et de... tristesse ».

Matthieu Guillot

fin de l'humanité. Un chercheur parisien est sur la piste: il s'agirait, pense-t-il, d'un nouveau virus, mais lequel? D'où vient-il? Le jeune médecin part à sa recherche, comme un policier. Car il s'agit bien d'un roman-policier, sur fond de biologie, et doublé nécessairement d'une intrigue sentimentale. Écrit d'une plume alerte et brillante, ce roman, qui commence d'une manière très vraisemblable, incite le lecteur à chercher comment il finira, même si la finale est plus romanesque que scientifique.

Jean-Marie Moretti

Jean-Luc RENCK

L'Echo du Quetzal

Chroniques anthropozoologiques. Seuil, coll. Science ouverte, 2004, 272 pages, 19 €.

Ce livre rassemble près de 80 articles de deux ou trois pages déjà parus dans trois quotidiens suisses. Il s'agit de textes écrits avec humour sur les relations entre l'homme et l'animal. L'intention de l'auteur n'est pas de donner une information scientifique (malgré une soixantaine de références à des articles savants), mais de nous divertir par des données curieuses sur les mœurs des animaux. Après une journée de fatigue ou de soucis, lisez quelques pages de ce livre, il vous changera les idées.

Jean-Marie Moretti

Sciences

Eric NATAF

Autobiographie d'un virus

Odile Jacob, 2004, 524 pages, 25 €.

Une nouvelle épidémie se répand dans le monde: elle rend les hommes stériles. Si on ne parvient pas à la stopper, c'est la

Michel CASSÉ

Energie noire, matière noire

Odile Jacob, 2004, 304 pages, 25,50 €.

Si le modèle cosmologique de « Big bang » est aujourd'hui bien établi, il reste de nombreuses énigmes sur le commencement de l'univers. L'une des plus intrigantes est celle de la masse manquante, représentée probablement par une matière différente de celle que nous connaissons sur terre et baptisée matière « noire ».

Dans son style fleuri et pédagogique, Michel Cassé présente l'état actuel de la cosmologie, insistant sur les connexions avec la physique des particules, dont les nouveaux modèles dévoilent des formes inédites de la matière et de l'énergie.

François Euvé

Gilbert HOTTOIS

***Philosophies des sciences,
philosophies des techniques***

Préface d'Anne Fagot-Largeault. Odile Jacob, 2004, 220 pages, 27,90 €.

La technique, c'est-à-dire la transformation du monde et de l'homme par l'homme, marque profondément notre civilisation. Elle n'est pas suffisamment pensée, la plupart des ouvrages qui s'y rapportent se contentant de dénoncer les menaces qu'elle ferait peser sur notre humanité. De son côté, la philosophie des sciences se cantonne trop souvent à la seule analyse des langages. Cet ouvrage, d'un des meilleurs penseurs actuels de la technique, tente de tisser des liens entre nos représentations scientifiques et nos capacités de transformation. Un vaste panorama présente de manière claire, modeste et critique les positions en présence. Au delà des domaines particuliers auxquels elle se rapporte, cette réflexion aide à penser la relation de l'homme au monde dans le contexte présent.

François Euvé

Sheldon KRIMSKY

La Recherche face aux intérêts privés

Vu d'Amérique. Traduit de l'anglais (E.U.) par Léna Rozenberg. Préface d'Isabelle Stengers. Les Empêcheurs de penser en rond le Seuil, 2004, 160 pages, 12 €.

La recherche scientifique a d'abord été le fait des universitaires, libres de choisir leur sujet d'étude et de publier leurs résultats. Mais, peu à peu, l'industrie a com-

pris le profit qu'elle pouvait tirer de la recherche. Qu'elles soient pharmaceutiques, biologiques ou agro-alimentaires, toutes les applications de la science intéressent l'industrie. Celle-ci va donc financer la recherche pour l'orienter dans le sens de ses intérêts, par l'obtention de brevets, etc. Le chercheur a perdu sa liberté et parfois aussi sa bonne conscience, à en croire l'auteur. Ce dernier montre et démontre, par l'étude de faits notoires, la mainmise de l'industrie sur la recherche et l'université, par ses dollars. Le profit, le brevet, la rentabilité tuent la liberté du chercheur. Ce tableau, qui dépeint la situation en Amérique, vaut aussi pour l'Europe.

Jean-Marie Moretti

Histoire

André FONTAINE

Le Roman de la guerre froide

Ed. de la Martinière, 2004, 560 pages, 25 €.

La guerre froide fut chaude aussi, en bien des moments, où elle fit plus de morts que toute autre guerre du xx^e siècle, à l'exception de celle de 1939-45. Ce fut la « troisième guerre mondiale ». Mais elle avait commencé dès 1917, et les premiers protagonistes furent Wilson et Lénine. Bien entendu, la deuxième guerre mondiale s'inscrit alors elle-même dans la troisième... C'est, en un sens, plausible, mais cela complique tout de même un peu la vision qu'a André Fontaine des deux grands messianismes en lutte : l'un russe (cette révolution par l'*intelligentsia* en marche depuis le soulèvement décembre de 1825, suite à la « sainte Russie ») ; l'autre américain (conformément à la « destinée manifeste », accueillie depuis les origines et relancée par Woodrow Wilson). Les messianismes ont assurément manqué en cours de route bien des « réalistes ». Après d'autres ouvrages

sur le sujet, André Fontaine fait ici le grand récit de ce long et immense combat (1917-1991) sous une forme lisible, mais un peu simplifiée. « Roman », dit le sous-titre. Peut-être faudrait-il plutôt parler d'épopée, en tout cas pour ceux qui ont gagné (les Américains, plus que l'ensemble de ceux qui combattirent). Tout est-il fini? On ne manquera pas de s'interroger sur le relais chinois.

Jean-Yves Calvez

Croatie, Slovénie, Roumanie, Hongrie... n'en font pas partie au même titre. Langues, religions, diversité ethnique, histoire, culture, tout les différencie, voire les oppose. Cet ouvrage fort documenté, de lecture aisée, devra être consulté (et médité) par tous ceux qui souhaitent voir mieux ce qui se passe dans des régions qui n'ont pas fini de faire parler d'elles (songeons à la Turquie!).

Francis Wybrands

Paul GARDE

Le Discours balkanique

Des mots et des hommes. Fayard, 2004, 484 pages, 23 €.

La démarche de l'auteur, spécialiste des langues et littératures slaves, mérite d'être soulignée : avant de pouvoir donner ses opinions sur une région de l'Europe qui a tant fait parler d'elle (à tort et à travers le plus souvent), il convient de reprendre les analyses à la base, c'est-à-dire à partir des discours qu'ont tenus ou que tiennent sur eux-mêmes et sur leurs voisins les différents peuples de la péninsule balkanique. A travers les mots qui leur servent à se désigner ou à désigner les autres, sont sédimentés des couches d'histoire (réelle ou mythique), des représentations du monde, des modes de vie qu'il s'agit de mettre au jour, afin de ne pas plaquer sur eux nos propres préjugés. Les questions sous-jacentes abordées sont vastes et délicates : qu'est-ce qu'une nation? un peuple? un Etat? une ethnie? La langue d'un groupe suffit-elle à l'identifier en tant qu'entité ethnique ou nationale? Les questions abondent; elles sont traitées avec science et toujours grande sympathie pour les habitants de ce sud-est européen. Les frontières de ce que l'on appelle – selon un terme forgé par un géographe allemand en 1808 pour remplacer l'expression politiquement délicate de « Turquie d'Europe » – « péninsule balkanique » ou « Balkans » posent problème. Où s'arrêtent (ou commencent?) les Balkans? Grèce, Turquie, Bulgarie, Macédoine, Serbie, Albanie, Bosnie,

Jean HELENE

Ecrits d'Afrique

Ed. de La Martinière, 2004, 520 pages, 23 €.

Aux auditeurs réguliers de *Radio France Internationale (R.F.I.)*, la plus écoutée des voix françaises à l'étranger – consciente de sa notoriété au point de se dénommer « Radio Mondiale » –, ce livre donnera comme un choc. Il rassemble et fixe ce qui est essentiellement changeant et obsolète, à savoir les communiqués d'un correspondant de presse en Afrique, Jean Hélène. L'impression saisissante d'un arrêt brusque vient de ce que Jean Hélène a été assassiné dans l'exercice de sa profession, à notre époque où tant de journalistes perdent la vie ou sont capturés pour nous avoir informés des horreurs que commettent nos contemporains. Pierre-Edouard Deldique, lui-même journaliste, a opéré la sélection des communiqués envoyés par Jean Hélène soit à *R.F.I.*, soit au journal *Le Monde*, dont il a été un correspondant entre août 1990 et ce 21 octobre 2003, jour où il est tombé sous les balles d'un policier à Abidjan. En une centaine de pages d'introduction, le présentateur retrace la vie du reporter. On est impressionné à la fois par la continuelle mobilité de l'homme et sa façon de coller, au risque de sa vie, à tous les combats que nous suivons de loin par les médias. « La seule chose qu'il craignait, c'était le soleil! » Quelle foi fait donc marcher un grand reporter? P.-E. Deldique ne nous le dit pas, choisissant la sobre relation des faits, sauf une fois, peut-être, en nous rapportant de lui une confiance : « A force de

chercher une femme à l'horizon, j'ai pris l'habitude de marcher, et je me demande parfois si c'est la femme ou l'horizon que j'essaie d'atteindre. »

Eric de Rosny

Anne BRUNSWIC

Bienvenue en Palestine

Chroniques d'une saison à Ramallah.
Actes Sud, 2004, 240 pages, 19 €.

L'auteur de ce livre attachant a tenté une expérience originale. Se définissant elle-même comme une « juive laïque de gauche », vivant en France, Anne Brunswic a fait le pari de s'installer pour une saison (de septembre 2003 à janvier 2004) à Ramallah, ville de Cisjordanie qui abrite le gouvernement de Yasser Arafat. Elle livre ainsi, chaque semaine, une chronique de son quotidien, de ses découvertes, de ses rencontres, de ses voyages. Bien sûr, l'auteur ne tend pas à une exhaustivité impossible : Ramallah, comme elle l'écrit, est « les Champs-Élysées de la Cisjordanie », une ville bourgeoise, éduquée, cosmopolite, lieu de coexistence entre chrétiens et musulmans. Ne parlant pas l'arabe, Anne Brunswic ne peut pas véritablement rencontrer « l'homme de la rue » palestinien ; elle croise davantage des intellectuels francophones ou anglophones, des membres de la classe moyenne palestinienne émergente. Même si elle ne parle guère directement de « l'autre côté », le côté juif, sa vision n'est ni biaisée, ni simplifiée. Au cours de ses nombreux séjours dans d'autres villes de Cisjordanie, elle découvre la réalité des camps de réfugiés, elle subit l'épreuve des trop nombreux *checkpoints* qui rendent tout déplacement en Cisjordanie long et compliqué. Elle témoigne également des conséquences dramatiques qu'a engendrées le désordre fameux « mur de séparation ». Le regard d'Anne Brunswic n'est jamais angélique ; il rend compte du désespoir dans lequel est plongée la société palestinienne, mais n'oublie pas de relever les contradictions parfois brutales qui la

déchirent et la font osciller entre une aspiration à la paix et à un Etat démocratique, et la violence insupportable des attentats-suicides.

Maia Werth

Lucien Josso

Le Refus (1940-1945)

Préface de Marie-Elise Cohen. Dualpha, 2003, 256 pages, 23 €.

Cet ouvrage, rédigé dans un style précis et concret, dévoile la résistance au nazisme de prisonniers de guerre qui n'avaient pas accepté la défaite. Témoignage personnel émouvant et document pour les historiens, ce récit vécu met bien en lumière événements et comportements. L'auteur égrène les souvenirs des nombreux camps et commandos disciplinaires qui jalonnent son itinéraire de captif, avec objectivité et réalisme. L'humanité de quelques Allemands contraste avec l'agressivité d'une majorité conditionnée par le régime. Les mauvais traitements culminent à Rawruska, camp de représailles utilisé en Galicie pour prisonniers français réfractaires après avoir servi à l'élimination de milliers de Russes. Durant deux mois et demi de 1942, Lucien Josso y surmonte les pires épreuves grâce à la solidarité et à l'amitié de camarades de diverses couches sociales. Au terme de ces années terribles, il récuse la haine et l'oubli. Ses réflexions l'incitent à un vibrant plaidoyer « pour la défense de la paix et de ce bien inestimable qu'est la liberté ».

Jean Duponté

Sébastien GALCERAN

Les Franc-maçonneries

La Découverte, coll. Repères, 2004, 7,95 €.

Loin des discours hagiographiques et polémiques, cet ouvrage remet à leurs justes places les divers courants de l'un

des mouvements sociaux les plus typiques qui accompagnent depuis trois siècles la marche jadis triomphante, aujourd'hui balbutiante, des Lumières. L'instrument de cette analyse est une sociologie inspirée de Danièle Hervieu-Léger et de Bourdieu. De la première Sébastien Galceran reprend la notion du croire : ensemble des convictions, individuelles et collectives, qui ne relèvent pas du domaine de la vérification, mais qui donnent sens et cohérence à l'expérience subjective ; du second il retient la fonction du rite vecteur d'une régulation institutionnelle du sens. Ce vécu maçonnique à consonance élitaire est replacé dans le contexte historique et politique de l'esprit républicain. Dans ce contexte, la perfectibilité de l'homme et de la société, conviction maçonnique centrale, engendre des disputes qui, en dépit des tentatives récurrentes de conciliation, se multiplient entre, d'une part, les courants maçonniques centrés sur le socio-politique et, d'autre part, ceux qui visent l'expérience personnelle provoquée par l'initiation. La multiplication des loges, des obédiences et des réseaux, plaie de la maçonnerie du XXI^e siècle, reflète les dilemmes actuels d'un mouvement social qui, ayant pris ses distances tant envers la religion qu'envers la politique, ne peut plus échapper aux remises en cause qui affectent sans exception toutes les institutions de la société libérale d'aujourd'hui.

Etienne Perrot

des choses plus ordinaires, non moins intéressantes. Soulignons que Shenyang, un temps appelée Moukden, dans le Nord-Est, est une ville de 6,5 millions d'habitants, et a été, il y a peu, l'un des plus grands centres de l'industrie lourde chinoise. La loi est évidemment aujourd'hui celle du passage à l'industrie légère. Mais l'industrie légère est, par définition, dépendante des marchés, et la proximité des grands centres de consommation lui est essentielle. On comprend que la transformation économique soit plus difficile à Shenyang que dans les régions côtières plus méridionales, et que l'on n'attire pas de la même manière les capitaux. L'auteur de l'étude ici publiée insiste, très opportunément, sur les grandes caractéristiques de ce qui se passe dans une telle région. Certains imaginent que l'évolution chinoise contemporaine est en forme de désengagement hyperlibéral de l'Etat ; il n'en est rien – et fort heureusement – dans une zone comme celle-ci. On a affaire à un processus de privatisation, mais dans une « économie qui demeure majoritairement socialiste » ; et l'évolution est conduite avec un vrai souci des incidences sociales, qui ne manquent pas d'être graves. Ajoutons que l'on est loin des privatisations sauvages, ou trop amicales, des années quatre-vingt-dix en Russie, voire de celles qu'a connues l'Argentine dans la même période.

Jean-Yves Calvez

Sciences sociales

Antoine KERNEN

La Chine vers l'économie de marché

Les privatisations à Shenyang. Karthala, 2004, 274 pages, 24 €.

« La Chine ne se réduit pas à la croissance vertigineuse de Shanghai ou de Canton. » Le présent ouvrage dit sur elle

Emile H. MALET

Al-Qaïda contre le capitalisme

Religion et domination. PUF, 2004, 192 pages, 16 €.

Le titre ne dit pas tout, il s'en faut, d'un livre de réflexion – de méditation plutôt – sur les grandes réalités du monde contemporain. La souche, juive, d'Emile H. Malet vient du Maroc. Son père fut rabbin de Tlemcen ; l'Algérie est sa patrie, la France plus encore. Il veut rapprocher Alger et Jérusalem ; il travaille à une solution enfin pacifique des relations entre Israël et la Palestine. Il tisse psychanalyse et sciences politiques. Il critique le capita-

lisme destructeur du social. Il se méfie non pas du « développement durable », mais de la manière dont s'en arrangeant nombre de grandes firmes contemporaines – au point de le faire déconsidérer... Il explique comment la Turquie, en frappant à la porte de l'Europe, oblige (on l'espère) celle-ci à considérer sérieusement le problème et le destin méditerranéens qui sont les siens. Autant de points intéressants – sans parler du propos sur le zèle débridé de Mr Bush après le 11 Septembre, mais aussi sur le pacifisme bien mou de nombre d'Européens.

Jean-Yves Calvez

Gilles-Eric SERALINI

Ces OGM qui changent le monde

Flammarion, coll. Champs, 2004,
228 pages, 8,20 €.

La génétique sait modifier aujourd'hui le patrimoine héréditaire des plantes et des animaux. Depuis des millénaires, l'évolution naturelle provoque ce type de mutations ; mais ce n'est que depuis une trentaine d'années que la technologie permet de semblables mutations artificielles. Les organismes génétiquement et artificiellement modifiés sont présents depuis plusieurs années dans certains médicaments, dans l'agriculture, à raison d'une centaine de millions d'hectares chaque année, et dans l'alimentation. Les OGM suscitent tour à tour espoir et crainte. Espoir de thérapies nouvelles pour des maladies qui résistent aux médicaments traditionnels ; espoir aussi d'un accroissement de la productivité aquacole et agricole, spécialement sur les terrains secs, acides, salés ou arides, que l'agriculture traditionnelle qualifie de stériles. Face aux espoirs se lève, pas toujours raisonnée, la crainte de monstruosité potentiellement impossibles à juguler, engendrées notamment par des plantes que sécrètent des pesticides ou qui résistent aux antibiotiques. La nouveauté du phénomène interdit aux sociétés d'assurance de prendre en charge ces risques qui, littéralement, sont incalculables, même si, depuis trente ans que la technologie géné-

tique se répand, aucune catastrophe d'envergure ne soit à déplorer. Dans l'esprit du principe de précaution, l'auteur, biologiste attaché à divers organismes de contrôle, tente de rendre raisonnables ces peurs et milite en faveur d'un moratoire généralisé à toute expérimentation hors des laboratoires. Les principales données biologiques sont clairement présentées, laissant à d'autres le soin de démontrer les dimensions économiques et financières du problème. Dimensions essentielles, comme l'a montré récemment le refus du Mozambique d'accepter une aide alimentaire américaine fondée sur ce type de produit agricole.

Etienne Perrot

Jacques BLAMONT

Introduction au siècle des menaces

Odile Jacob, 2004, 556 pages, 29 €.

Il y a presque tout dans ce livre – et peut-être même trop ! Dans le grand détail, l'histoire de la révolution informatique ; avec presque autant de détails, l'histoire des guerres récentes (Golfe, Somalie, Bosnie, Kosovo, Afghanistan, Irak) ; ou encore, l'histoire de la fin de la Guerre froide (avec la *Strategic Defense Initiative*, « guerre des étoiles ») ; l'histoire de la lutte des Etats-Unis contre la prolifération de l'arme nucléaire. Il y a aussi, bien entendu, l'analyse des positions européennes (« Puissance et Jouissance » – on reconnaît : « Vénus et Mars ») et, finalement, les risques épidémiques dans une humanité qui voyage tant, et les perspectives de l'épuisement des ressources énergétiques, du réchauffement de la planète... L'auteur est, de par les responsabilités qu'il a exercées – surtout dans l'aventure spatiale française (du coup, mondiale) –, équipé d'une masse extraordinaire de connaissances. C'est au sujet de quelques perspectives touchant notre planète qu'il énonce les risques les plus grands (faut-il dire « des risques » seulement, quand le chapitre a pour titre « Ecrit sur le mur »?). Par exemple : la surface nécessaire à chaque personne pour la

nourriture, l'eau, le logement, l'énergie, le transport, l'élimination des déchets, est actuellement de 9,6 ha aux Etats-Unis, de 1 ha dans les pays sous-développés, de 2,5 en moyenne dans le monde. Si l'humanité entière devait passer au niveau des Etats-Unis, il faudrait quatre planètes du genre Terre ! De même : en cinquante ans, nous avons brûlé 25 % du pétrole et 10 % du gaz amassés en 500 millions d'années. En Afrique occidentale, la forêt a été réduite au moins de moitié – sinon de 80 % – en moins de soixante ans. L'auteur explique aussi avec précision comment quelques degrés de température en plus (le réchauffement) n'est pas du tout bénin. Il montre en même temps comment il est pratiquement impossible de s'acquitter des promesses du protocole de Kyoto (tout Français qu'il est, il dit comprendre les Etats-Unis !). Il n'offre pas, il est vrai, d'autres solutions (encore une fois, le destin est « écrit sur le mur »). Par quoi on voit l'ampleur de l'inquiétude qui le hante. Il ne faut peut-être pas le suivre en tout, mais il faut sûrement l'écouter, notamment quand il montre la supériorité des Etats-Unis aujourd'hui dans la recherche et la science, les seuls, presque, à pouvoir agir militairement à une certaine échelle, parce qu'ils disposent du moyen d'un tout nouveau *Information Warfare*... Ce qui, il est vrai, ne met pas à l'abri du *Netwar*, désormais entre les mains de tous les terroristes suffisamment organisés et décidés : l'auteur confirme que nous sommes en grand danger si le désespoir continue d'habiter de vastes secteurs de l'humanité ; il n'y a, en somme, de vrai bouclier que la bonne volonté entre les hommes...

Jean-Yves Calvez

Alain CUGNO

La Blessure amoureuse

Essai sur la liberté affective. Seuil, 2004,
170 pages, 18 €.

Ni le titre ni le sous-titre ne disent pleinement tout ce que va révéler ce livre. La « blessure amoureuse » est cependant bien au centre : être aimé, puis « n'être pas

aimé, n'être plus aimé »... Une absence de réciprocité native. L'altérité vraiment. Laisser être autrui. Alain Cugno effectue ici une analyse approfondie, très riche des mouvements et retournements du cœur. Dès le début, en outre, il montre combien être aimé renvoie à notre origine, à « l'origine » : le thème qui se développera, de plus en plus, dans les derniers chapitres du livre. « Faut-il nommer l'origine ? », est-il dit en conclusion. « Dieu » ? Il est prudemment répondu : « Ce qui nous gêne le moins dans cette [une] identification de l'origine à Dieu est que le rapprochement soit fait [chez Augustin, Jean de la Croix, Maître Eckhart] avec le Dieu du judaïsme et du christianisme – le Dieu d'une révélation et non pas du théisme. » Parce que, dans la révélation, par opposition au simple raisonnement, « nous pouvons retrouver quelque chose de la fulgurance qui s'atteste dans la rencontre avec l'origine dans l'auto-affection ». Foi plus que croyance(s). Alain Cugno rejoint beaucoup la sensibilité religieuse contemporaine. Très beau livre, parfois très subtil aussi.

Jean-Yves Calvez

Philosophie

Marcel GAUCHET

Un monde désenchanté ?

Ed. de l'Atelier, 2004, 254 pages, 24 €.

Ce volume reproduit une discussion des conclusions du *Désenchantement du monde* (1985) qui eut lieu à l'Institut catholique de Paris en 1986 et déjà parue aux Editions du Cerf en 1988 ; à quoi s'ajoutent une quinzaine d'articles plus récents. Alors que certains avaient interprété les thèses du livre de 1985 dans le sens d'un effacement progressif et inéluctable du christianisme dans l'espace des démocraties pluralistes, Gauchet insiste plutôt, dans ces textes, sur la nécessaire permanence des institutions religieuses dans

cet espace et sur le rôle toujours actuel du christianisme. Non sans audace, il soutient que « les religions réclament et obtiennent la reconnaissance en tant qu'elles participent des identités sociales » (p. 198) ; vision optimiste quand on sait la difficulté qu'ont lesdites institutions à être tout simplement admises et prises en considération. On est donc loin, en réalité, de la « reconnaissance » avancée dans ce livre. Un seul exemple : les Semaines Sociales de France, qui constituent un lieu remarquable de débats et d'élaborations de propositions pour la société, sont entourées par les médias d'un silence qui n'est pas que de respect, mais de déni pour ce qui a lieu là. Quoi qu'il en soit de ce point, les réflexions de Gauchet ne manquent jamais de susciter l'intérêt et de provoquer la discussion. Elles prolongent – et en un sens complètent – les conclusions du grand livre de 1985.

Paul Valadier

Olivier DEKENS

Comprendre Kant

Armand Colin, coll. Cursus, 2003,
198 pages, 15,50 €.

Cet essai, fort précieux, fait le pari qu'il est possible de fournir les clefs de compréhension de la pensée de Kant dans sa globalité. L'auteur a trouvé le moyen de relever le défi en entreprenant la lecture de l'unité du *corpus* kantien par le biais original du « récit » de l'« arpentage critique » correspondant aux domaines du théorique, du pratique et de la réflexion, conformément à la progression des trois *Critiques*. La pensée critique parvient ainsi à se révéler comme une « philosophie de la philosophie », pour laquelle il s'agit bien de préserver la tendance de l'homme à penser Dieu, la liberté et le monde, à condition de parer au risque de l'errance, voire du fourvoiement, comme le souligne toute la dimension de la « dialectique ». Par là, la critique s'entend comme un « dispositif » intellectuel destiné à dire le droit d'une « disposition » de l'homme à

l'égard de la métaphysique chez un penseur qu'on avait un peu vite considéré comme le « fossoyeur de la métaphysique » ! Ce livre de synthèse sait dégager champ par champ l'impact historique de cette pensée et faire ressortir tout ce qu'elle conserve de vif – voire encore d'inexploité – aujourd'hui. On aurait pu souhaiter, à ce titre, que Olivier Dekens n'hésite pas, par moments, à indiquer davantage les lieux où cette philosophie des « limites » butait et a dû reconnaître, jusqu'au bout, par exemple, que l'application de la solution de la troisième antinomie (celle de la nécessité et de la liberté) reste problématique dans le contexte de la finalité, avec les conséquences que cela entraîne pour la conception de l'histoire et, du coup, pour celle du droit.

Henri de Ternay

IVAN ILLICH

Œuvres complètes, vol. 1

Fayard, 2004, 792 pages, 30 €.

Ivan ILLICH

La Perte des sens

Fayard, 2004, 358 pages, 22 €.

Illich (1926-2002) sort du purgatoire. Ce premier volume contient *Libérer l'avenir, Une Société sans école, Énergie et équité, La Convivialité et Némésis médicale*. La décennie 1970-1980 l'a mal lu. On l'a cru essentiellement « contre » : l'école, la médecine, l'énergie, les bureaucraties, etc. Il l'est, mais sa volonté de construire est bien plus forte. Il y a dans *Libérer...* des pages cruelles contre l'épiscopat, mais que de tendresse pour la petite église au creux du rocher, ou pour Helder Camara ! *La Convivialité* (mot pris à Brillat-Savarin) est son livre le plus démonstratif : on ne se méfie jamais assez des experts lorsqu'ils parlent à la place des autres. A l'inverse, « j'appelle société conviviale une société où l'outil moderne est au service de l'homme intégré à la collectivité, et non au service d'un corps de spécialistes. Conviviale est la société où l'homme à

contrôle l'outil ». Cet homme est « aus-tère » : il préfère la société humaine à la société de consommation. La question politique d'Illich est : Qui asservit la nature pour son profit ? La nature, c'est-à-dire le corps, l'air, le sang, la course, le confort minimal qui permet la vie. Tout devient « soin », « pollution », « logement », « école », pour des puissants qui font des hommes politiques élus leurs valets. – *La Perte des sens* est un recueil d'articles et de conférences. Certains reprennent les idées du philosophe théologien iconoclaste (l'école, les soins médicaux). D'autres s'égaient dans l'étymologie pour éclairer des mots de l'intérieur : marche, hospitalité, lecture (*pagina* vient de *pagus*, étendue de terre à parcourir avant la « demeure céleste »)... Bouleversante, cette lettre à une amie contemplative à qui il demande de prier pour une autre amie, qui n'a jamais prié ni rencontré Dieu et qui est parvenue à l'heure de « s'enfoncer dans les ténèbres ». C'est encore dans l'ascèse qu'on réapprend à écouter (chapitre sur les cloches et autres campaniles qui socialisent le temps), à regarder (L. de Vinci dessinant un œil donne à voir ce qui voit), à lire à voix haute, à marcher, à accueillir à la porte les étrangers devenus voisins, à contempler une dernière fois l'ombre qui s'étend. Ce voyageur polyglotte d'Europe centrale, prêtre à New York, puis fondateur du CIDOC à Cuernavaca au Mexique (consacré aux rencontres et à la formation), fut un homme d'action et un penseur : un indigné par l'injustice. Ces derniers travaux révèlent l'érudit sensible aux mots pour dire la tendresse des gestes, des sons, du regard.

Pierre Mayol

Jean-Pierre VERNANT

La Traversée des frontières

Seuil, 2004, 188 pages, 18 €.

Les frontières, quelles frontières ? Entre le présent et le passé, entre nous et le monde d'Homère, l'aède, le chevronné de la mémoire, entre la mémoire surveillée de l'historien et celle, tremblante,

du témoin (l'affaire Aubrac), entre ce qui est proche et ce qui nous vient de loin subrepticement, entre le familier et l'étranger qui soudain le hante, entre la Résistance et le Collège de France. On ne se lasse jamais de lire Vernant. Ni l'usure du temps ni le poids du savoir n'ont eu raison d'une fraîcheur de la parole ; l'écriture a toujours la même allure de chose vivante et la même précision des choses apprises, le même toucher du concret et le goût de la rationalité, non celle qui paralyse, mais celle qui, de détermination en détermination, ouvre sur ce qui échappe : « Le sens de la vie ne peut être donné que par quelque chose qui vous dépasse » (21). La Grèce très ancienne, si prodigieusement explorée et racontée (cf. *Ulysse*, suivi de *Percée*, Bayard, 2004), sur des thèmes profonds aussi cruciaux que la vie brève, la belle mort, le politique, la ville, n'est pas le modèle, mais l'une des formes possibles, les plus finement dites et les plus cohérentes, d'une condition humaine qui reconnaît ses frontières et, avec Hermès, l'art des traversées. Cela, si l'on agit : l'homme comme volonté, comme être d'action, au sens spinoziste du terme, semble au cœur d'un langage et d'une vie entièrement portés vers la libération en vue de la communauté, communauté toujours opprimée et qui sans cesse est recherchée. « Un grain de sable », trois pages de 1998, discours prononcé à l'université Masaryk de Brno lors de la remise du diplôme de docteur *honoris causa*, devrait être lu partout et par tous.

Guy Petidemange

Alain DIDIER-WEILL (dir.)

Freud et Vienne

Freud aurait-il inventé la psychanalyse s'il n'avait pas été viennois ? Erès, 2004, 250 pages, 25 €.

« Vienne est toujours Vienne, donc tout à fait exécration. » Freud pourtant la quitta dans la douleur, banni, menacé, en fuyard, en 1939 ; des oiseaux de proie qui veillaient, avec « la lucidité que donne la haine », s'en saisirent. Il avait beaucoup

aimé d'autres capitales – Paris, Rome, Londres –, mais il s'était ancré à Vienne, comme indéracinable, avec la ténacité qui était la sienne. Vienne, lieu de l'illusion, de la jouissance, du plaisir d'être à l'abri, fut aussi, par un singulier effet de retour, celui d'une impressionnante créativité dans la décomposition. Ce grand théâtre à ciel ouvert montrait et dissimulait une crise, sa fécondité aussi, un moment présent pour tous et pour chacun, refoulé, caché, tenu à distance, mais dans une tension telle qu'elle autorisait le retour de discours exclus – la fable, le mythe, le rêve, la déraison –, donnait à l'art une place exceptionnelle et remettait au centre la question du langage et celle des rapports entre science et vérité. Ce livre, plein de liberté et qui n'est aucunement de révérence, esquisse ce fond de tableau où naquit la psychanalyse. L'aurait-elle pu ailleurs ? Freud fit sa trouée au milieu de bien des efforts semblables en musique, en peinture, en science, en littérature. Il en ignora beaucoup, mais que de points où tout s'entrecroise, dont celui, par excellence, où s'affrontent silencieusement la puissance de la nature – des présocratiques à Spinoza et Goethe, mais aussi des versions très vulgaires, assassines – et celle de la limite, l'interruption venue d'un Dieu qui parle. La psychanalyse surgit là, en ce lieu du déchirement voilé, comme tout Musil, tout Hofmannsthal, tout Wittgenstein, tout Klimt et Schönberg. Sans prétention, ce livre fait vibrer une caisse de résonances. Alain Didier-Weill y introduit avec maestria. On pouvait attendre plus, mais ce que l'on reçoit est un objet vivant, qui captive de bout en bout, ou presque.

Guy Petitdemange

Anthony GIDDENS

La Transformation de l'intimité

Sexualité, amour et érotisme dans les sociétés modernes. Le Rouergue/Chambon, 2004, 272 pages, 25 €.

L'auteur, grand sociologue, professeur à Cambridge, a publié un livre sur l'amour

à partir de témoignages d'ordre sociologique ou thérapeutique. Ainsi, il y a quatre amours. Le premier est appelé « amour romantique », où l'amoureux est dans la dépendance et la soumission à l'autre, aimé et adoré ; il y a inégalité propre à la passion. Le second est l'inverse : c'est l'amour « pur » de tout pouvoir et de toute autorité de l'un sur l'autre ; c'est ainsi qu'est née la relation dite « démocratique ». Le troisième est l'amour « plastique », où la sexualité à satisfaire à tout prix instaure des rapports multiples, changeants et provisoires ; il y a « addiction du sexe », accroissement compulsif de la sexualité. Le quatrième amour est au contraire un amour « convergent » par la naissance de l'intimité, c'est-à-dire l'expression de « soi » par laquelle l'émotion est dite et montrée à un autre pour être reçue et accueillie, de sorte qu'à son tour l'autre devienne intime. Ainsi, cet amour est « convergent » sur un seul autre grâce à une intimité réciproque. Tel est pour l'auteur le véritable amour contre les trois premiers. En revanche, l'« extimité » irréductible de l'altérité fait question : que faut-il avoir reçu de ses parents pour la reconnaître et l'accepter ?

Philippe Julien

Questions religieuses

Bernard SESBOÛÉ

« Hors de l'Eglise, pas de salut »

Histoire de l'interprétation d'une formule et réflexion sur l'herméneutique magistérielle.

Desclée de Brouwer, 2004, 396 pages, 25 €.

Un « axiome faussement clair », disait Yves Congar à propos de l'adage « Hors de l'Eglise, pas de salut ». Cet adage, de fait, ne signifiait point, à l'origine, ce qu'on lui a fait dire par la suite, et ses interprétations à l'époque moderne ont elles-mêmes

connu de nombreuses variantes. L'intérêt du livre de B. Sesboüé tient d'abord à la remarquable synthèse qu'il offre sur l'histoire de la formule, depuis son émergence au III^e siècle jusqu'à la théologie du XX^e; au sujet de celle-ci, il montre très bien comment l'on est passé d'un débat sur l'Eglise (peut-on être sauvé sans lui appartenir?) à un débat sur le Christ lui-même (comment le tenir pour unique, à l'âge du pluralisme religieux?). Mais, à travers ce dossier historique très complexe, l'auteur apporte surtout une contribution à l'herméneutique des textes magistériels. Il dégage un certain nombre de principes qui devraient régir l'interprétation de ces textes, par analogie avec les principes déjà reconnus pour l'interprétation des textes bibliques. Menée avec précision et clarté, l'étude de B. Sesboüé intéresse donc tout à la fois l'histoire des doctrines et la théologie fondamentale – et ce à propos d'une question qui, quoi qu'il en soit d'un adage au lourd passé, trouve une nouvelle actualité avec les débats sur le pluralisme religieux.

Michel Fédou

Alain BOYER

1905: la Séparation Eglises/Etat

De la guerre au dialogue. Cana, 2004,
192 pages, 18 €.

Préfacé par Jean-Marie Mayeur, l'ouvrage est solide du point de vue historique, mais son apport principal serait plutôt d'ordre juridique, soit quant au sens primitif de la loi de 1905, soit quant aux étapes de son interprétation, jusqu'à nos jours. En Appendice I, on trouvera d'ailleurs un texte reproduisant la Loi en tenant compte des modifications qui ont été faites, et dont l'exposé montre la portée. L'auteur ne se cache pas que l'on peut difficilement justifier aujourd'hui la violence des propos « définitifs » tenus par Pie X sur l'opposition de la Loi, et de ses auteurs, au droit naturel et aux droits de Dieu. La violence de ces propos a acculé Pie XI, quand celui-ci a pris des positions différentes, à une formulation

compliquée, elle-même étrange à nos yeux (l'Encyclique de Pie XI, de janvier 1924, est reproduite en Appendice II). D'autant que le récit donné à Rome des conversations menées auparavant avec le gouvernement français est sujet à caution (p. 79 sq.). Un infléchissement était donné à l'interprétation de la loi de 1905 par les dispositions conduisant à la mise en place, à partir de 1924, d'associations culturelles diocésaines (et non paroissiales, comme c'était initialement prévu). Cette solution de jurisprudence permet maintenant à l'Eglise catholique d'avoir un statut juridique public assez clair et satisfaisant. Des problèmes touchant davantage les associations protestantes naissent du renvoi fait par la loi de 1905 à celle de 1901 sur les Associations en général. Des mesures destinées à contrôler ces dernières de façon plus stricte ont été prises depuis quelques années – des associations diverses couvertes par la loi de 1901 pouvant avoir été utilisées comme couvertures pour des opérations discutables. Ces mesures peuvent rejaillir sur la façon de traiter les Associations culturelles, ne serait-ce qu'en les obligeant à des techniques comptables qui ne sont plus à la portée d'un bénévole paroissial. Des adaptations de détail pourraient être opportunes. Une question moins précise, mais plus importante peut-être, touche à la notion de « culte », utilisée dans la formulation des articles de la loi de 1905. A l'époque, il était clair que l'on visait les Eglises catholiques et protestantes, et les organisations israélites. Il a fallu opérer des déplacements, pour le cas des musulmans – question longtemps occultée – et éventuellement pour d'autres questions plus limitées: en particulier quant à la situation des « ministres » de divers autres « cultes » par rapport au droit du travail et à la Sécurité sociale. La notion de « culte » demanderait donc à être précisée, mais par quelle instance, au nom de quels principes juridiques précis? Jointe à cette question de définition, celle du contenu des activités à considérer comme « culturelles ». Cette désignation, dès l'origine en 1905, avait une certaine portée restrictive: toutes les activités exercées sous la direction d'une Eglise n'étant pas du même coup homologuées comme « culturelles », comme appartenant au

domaine de compétence des « associations culturelles ». Des solutions pratiques ont été trouvées, mais elles peuvent se heurter à des difficultés juridiques, administratives : ainsi, quand il s'agit d'envisager le cas des activités éducatives ou caritatives menées par un permanent d'Eglise à « temps plein », en complément de ses activités « culturelles ». Alain Boyer pense que des adaptations sont possibles, car la souplesse de la loi de 1905 était grande, quoi qu'en aient pensé les conseillers de Pie X qui ont conduit celui-ci à récuser l'avis des évêques français. Ceux-ci, ou leurs successeurs, ont peiné ensuite à écouter Pie XI. On peut espérer que ne se renouvelleront pas les erreurs cléricales du prétendu « parler fort ».

Pierre Vallin

Alain FRACHON, Daniel VERNET

L'Amérique messianique

Les guerres des néo-conservateurs. Seuil, 2004, 224 pages, 18 €.

C'est peu de dire que la guerre engagée par le gouvernement américain contre l'Irak n'a pas emporté l'unanimité dans la « vieille Europe ». Pourtant, et quoi qu'il en soit maintenant de l'impossible gestion de l'après-guerre, les arguments alors invoqués étaient-ils pleinement fondés ? N'ont-ils pas superbement ignoré ce qui était au centre d'un vrai débat politique mené aux Etats-Unis depuis la fin de la guerre froide, celui qui place l'égalité et la fraternité au rang de valeurs universelles, celui qui, à ce titre, recherche un équilibre plus juste du monde ? N'ont-ils pas ignoré cette vue messianique ? De fait, à lire la thèse d'Alain Frachon et de Daniel Vernet, on comprend que la décision d'une riposte aux attentats du 11 Septembre par le biais d'une guerre en Irak, pays *a priori* peu engagé dans l'intégrisme religieux, n'était ni opportunisme intéressé, ni règlement de vieux comptes comme beaucoup s'étaient plu à le penser. L'initiative, en effet, n'est venue ni de George W. Bush, ni de Donald Rumsfeld, ni de Condoleeza Rice. Au contraire, il a fallu convaincre

ces « réalistes » du bien-fondé d'un tel projet. Or, ceux qui ont été les plaideurs les plus véhéments de cette cause – Dick Cheney, Paul Wolfowitz, Richard Perle – ne sont en rien des faucons cherchant à imposer au monde « l'ordre américain supérieur » ; ils sont des hommes et femmes de réflexion, des universitaires proches de la Maison Blanche, selon cette alchimie subtile qui structure la vie politique aux Etats-Unis. On les dit *conservative*, c'est-à-dire néo-conservateurs. Le terme n'est pas facile à traduire outre-Atlantique, car ceux qu'il désigne sont imperméables aux idées reçues. Ils ne sont ni de droite, ni de gauche. Ils sont juifs ou catholiques plutôt que protestants. En fait, ce qui les rassemble, ce sont leurs convictions. C'est cela qui les fait réfléchir en toute liberté sur les exigences indispensables au « vivre-ensemble » et sur les stratégies afférentes. L'histoire de cette tradition est racontée ici selon de passionnantes étapes : le rôle que le City College de New York a joué, après la crise de 1929, auprès d'étudiants méritants mais trop pauvres pour faire leurs études à Harvard ; le rayonnement de l'enseignement de Leo Strauss, ce professeur atypique venu d'Allemagne, dont les auteurs tracent un saisissant portrait ; le réseau de revues, *The Public Interest*, *New Republic*, *Commentary*, *The National Review*, etc., lequel a largement contribué à structurer l'espace argumentaire du débat politique. C'est à cette tendance *conservative* qu'il faut rattacher des noms comme ceux de Daniel Bell, Irving Kristoll, Albert Wohlstetter, Alan Bloom, Francis Fukuyama et bien d'autres, qui furent tantôt hommes de réflexion pendant la « guerre froide », tantôt conseillers de présidents aussi différents que Kennedy et Reagan. Après la fin de la « guerre froide », l'urgence fut pour eux et pour leurs disciples de ne pas rater l'opportunité d'un monde plus juste. Dans cette perspective, le régime affreusement autoritaire de Saddam Hussein, placé au cœur du Moyen-Orient, était en effet l'obstacle majeur. Bien qu'ils n'aient manifestement pas mesuré ce que seraient les conséquences de ce choix, faut-il pour autant renoncer à les soutenir dans leur combat ?

Leurs convictions ne manquent-elles pas cruellement dans une Europe si peu capable de construire un espace politique digne de ce nom ? Le plaidoyer est brillant. Est-il pleinement convaincant ? Rien, en effet, dans ce livre ne montre ces hommes d'espérance soucieux des déséquilibres, des violences, des obscurités de l'ordre économique mondial. Vis-à-vis des problèmes qu'ils souhaitent résoudre, il ne s'agit pourtant pas de simples contingences.

Pascale Gruson

Geneviève COMEAU

Grâce à l'autre

Le pluralisme religieux, une chance pour la foi.
Ed. de l'Atelier, 2004, 160 pages, 16 €.

C'est d'abord d'expérience que parle l'auteur : G. Comeau a elle-même tenté d'« apprendre la langue de l'autre » en découvrant, à New York, la tradition vivante du judaïsme (p. 30). Et l'expérience lui a montré combien la rencontre des autres croyants, bien vécue et bien comprise, n'était pas une menace mais une chance pour la foi. D'où le propos du livre, qui n'est pas d'abord un livre sur le dialogue interreligieux, mais veut aider les chrétiens à redécouvrir l'originalité de leur foi dans la situation plurielle de nos sociétés. Chemin faisant, beaucoup d'informations sont données sur les problèmes que soulève la rencontre du christianisme avec les autres religions et sur les positions théologiques qui s'affrontent en la matière ; on remarquera, à ce propos, la liberté de l'auteur par rapport à « l'inflation des typologies » (p. 47) qui servent généralement à résumer ces positions (« exclusivisme », « inclusivisme », « pluralisme »). Par delà ces débats, le livre invite à identifier le cœur de la foi chrétienne : « Dieu se donne lui-même », et ce don appelle les humains à devenir « fils et filles de Dieu, et frères et sœurs les uns des autres » (p. 151). La rencontre avec d'autres croyants aide justement à retrouver ces manières de dire l'originalité du christianisme ; inversement, la Révélation ne met pas les chrétiens à part ni au-

dessus, mais les introduit dans les échanges et relations avec autrui. Bien informé et très pédagogique, le livre de G. Comeau est surtout habité par cette conviction de fond que résumément si bien son titre et son sous-titre.

Michel Fédou

LE RABBI DE GUR

La Langue de la vérité

suivi de *Penser avec les versets* par Catherine Chalier. Extraits introduits et traduits de l'hébreu par Catherine Chalier.
Albin Michel, 2004, 206 pages, 15 €.

Le Rabbi de Gur (1847-1905) est l'une des figures fondatrices dans l'archipel du hassidisme. Ce courant du judaïsme lancé par le Baal Chem Tov (1698-1760) en Pologne, non sans accointances avec le piétisme, accordait une place immense à la joie, à l'union à Dieu par la droiture de l'intention dans les actes, la réflexion, la prière ; ce fut comme la transfiguration, autour de maîtres singuliers, de communautés pauvres, souvent en fort désaccord entre elles et mal vues des talmudistes de Lituanie ; ce monde fut anéanti par les nazis. Buber a révélé au dehors la ferveur, la puissance créatrice, l'enchantement, la rigueur interne de ce mouvement. Dans cette effervescence, le Rabbi de Gur, disciple du très sombre et radical démystificateur Rabbi Mendel de Kotzk (mort en 1859), redonna toute sa place à l'étude et à la pratique, dont celle du Shabbat, magnifiquement évoqué. Précise, ferme, d'une intensité brûlante et attentive, Catherine Chalier tente d'éclaircir quelque peu ce monde secret. D'abord la traduction d'homélies splendides sur « Pâques » et « la Pentecôte » fait entrer, avec une douce insistance, dans le tumulte d'un commentaire puissant et unifié, tout entier sur l'exil et la délivrance. Puis, en moins de cent pages, elle explicite les principes de cette herméneutique déroutante fondée moins sur le raisonnement que sur les associations de vocables en hébreu. Une sorte de double intuition ou exigence guide la quête de ce *Sfat Emet* (la langue/lèvre de

la vérité) : l'infini touche le fini par la parole et la nécessité d'un lien d'amitié avec l'inachèvement, pour qu'il y ait éveil et renouvellement de soi. Levinas, ce si grand maître et non hassidique, aide au déchiffrement. Un livre qui ouvre et qui touche à partir de contrées si peu connues et si gorgées de sens.

Guy Petitdemange

René de NAUROIS

Aumônier de la France Libre

Mémoires. Avec Jean Chaunu. Perrin, 2004, 288 pages, 21,50 €.

Le 6 juin 1944, cent soixante-dix-sept fusiliers marins commandos français sous les ordres du commandant Kieffer débarquaient en Normandie aux côtés des Alliés. La publication des Mémoires de l'aumônier qui les accompagnait est particulièrement bienvenue, au moment où nous commémorons le soixantième anniversaire de cet événement majeur. Cette présence s'inscrit dans le processus d'un engagement contre le totalitarisme, qui a débuté en 1933. En effet, après une enfance imprégnée de catholicisme social et d'études universitaires à Toulouse, le jeune René de Naurois bénéficie de l'hospitalité d'une vieille famille catholique du pays de Bade, chez un ancien ministre de la République de Weimar qui l'initie à la gravité des événements politiques. Il approfondit sa connaissance du nazisme en 1935-1936, et surtout durant les deux années (1937-1939) où il assume les fonctions d'aumônier-adjoint de la colonie française de Berlin, après son ordination par Mgr Saliège. En relation avec l'ambassadeur François Poncet, il multiplie les contacts entre sympathisants et opposants, et prend conscience de la perversité d'une idéologie dont il s'efforce de convaincre ses compatriotes, par exemple au cours d'une conférence à l'Ecole Normale Supérieure, à l'initiative de Raymond Aron. Traumatisé par le désastre de 1940, René de Naurois entre dans la Résistance, par son action à l'Ecole des Cadres d'Uriage et ses mani-

festations d'hostilité aux ambiguïtés de Vichy, puis à Toulouse, par la dénonciation en chaire de l'ignominie du sort fait aux Juifs et l'animation de filières d'évasion. De la bénédiction de son évêque, le 9 novembre 1942, à la présentation au général de Gaulle à Londres, la route est semée d'embûches. Observateur attentif de l'atmosphère de la France Libre et de l'état d'esprit des Anglais durant les préparatifs du débarquement, il considère qu'« il n'est pas tout à fait un homme d'armes, mais d'abord un homme de Dieu. » C'est à ce titre que son témoignage devient émouvant, lors de la description de combats dramatiques où la proximité de la mort suscite compassion et spiritualité. Affecté au service de la délégation française du Conseil de contrôle interallié pour les affaires religieuses, René de Naurois est fait Compagnon de la Libération en novembre 1945. A son retour de Berlin, en 1950, il se consacre à la théologie fondamentale, puis à l'ornithologie, « sans se désintéresser jamais de la vie publique ». Invité en 1989 en Israël pour recevoir à Yad Vashem la médaille des « Justes parmi les Nations » et planter un arbre à son nom, il y revient en 1995 pour planter l'arbre de Mgr Saliège.

Jean Duporté

Houari TOUATI

L'Armoire à sagesse

Bibliothèques et collections en Islam. Aubier, coll. Historique, 2003, 346 pages, 24 €.

Houari Touati livre dans cet ouvrage la matière de son séminaire à l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, ce qui en explique la bonne tenue scientifique; et également le choix qui est fait pour traiter un sujet qui porte sur les livres: il ne se limite pas aux bibliothèques, mais étudie aussi l'une de leurs caractéristiques, la collection. Celle-ci, dans le cadre d'une « sociologie culturelle », et fera l'objet des premiers chapitres de l'ouvrage: « Lecteurs et collectionneurs de livres » (ce qu'est une collection de livres, le désir et la totalité,

collections publiques); « Morphologie de la collection de livres » (grammaire de la collection, la collection comme cadre d'intelligibilité, collection et calligraphies); « Collection de collections » et visée encyclopédique de l'organisation du savoir: réunir tous les livres et « embrasser toutes les branches du savoir » (avec une présentation de *Bayt al-Hikma* – la Maison de la Sagesse –, qui ne rend pas assez justice à son rôle de centre de traduction et, par là, de création et d'organisation des savoirs), les aspects économiques (marché du livre avec l'apparition des contrefaçons et des experts) et les aspects esthétiques. Nous en arrivons alors à la question essentielle: comment classer et présenter les livres non seulement dans leur matérialité, mais aussi en fonction de leur contenu. Ce dernier chapitre de l'ouvrage comporte des vues très intéressantes, en particulier sur les catalogues. Il donne sa juste place à cet étonnant ouvrage qu'est le *Fihrist* (Catalogue) du libraire de Bagdad de la fin du x^e siècle, Ibn al-Nadim (936?-995?). Ce dernier ouvrage donne une présentation raisonnée des différents domaines du savoir de l'époque – religieux et profane, historique, scientifique, littéraire et philosophique, ésotérique, etc., et ce en décrivant les ouvrages, c'est-à-dire les manuscrits qu'il a eus entre les mains ou dont il a entendu parler, et en s'intéressant à leurs auteurs et aux écoles. Un livre intéressant et enrichissant sur l'un des aspects les plus importants de la civilisation arabo-musulmane.

Jacques Langhade

Alfred-Louis de PREMARE

Aux origines du Coran

Questions d'hier, approches d'aujourd'hui?

Ed. Teraedre, 2004, 13,50 €.

Cet ouvrage n'est pas une « initiation au Coran »; il s'agit plutôt de « mettre en lumière de façon accessible, à propos du Coran, un bilan actuel et historiographique le plus récent »; « c'est donc à partir des questions en débat que le lecteur est invité à mieux connaître ce livre, son

contenu, son histoire, et la place qu'il tient chez les musulmans comme texte premier de référence et comme Écriture sainte » (p. 7). Le premier chapitre présente « Les débats sur le Coran »; le second, « Une approche littéraire du Coran »; le troisième est intitulé: « Aux sources de l'histoire du Coran ». Le chapitre 4 (« L'histoire d'un texte ») aborde l'histoire du Coran « à partir des récits généralement tardifs concernant les étapes de sa mise par écrit et de sa constitution en *corpus* ». Dans le dernier chapitre (« Les débats sur le Coran... dans le Coran »), « c'est à partir d'une sélection de textes coraniques, se faisant eux-mêmes l'écho des débats les concernant, explique l'auteur, qu'a été abordée la question de leur histoire et de leur environnement particulier » (p. 135). Précieux petit livre, à lire très attentivement! Écriture précise, dense, modeste, d'un chercheur qui, ayant pris la mesure de la difficulté de la tâche, a choisi une « stratégie de lecture » pour « tenter de découvrir, autant qu'il est possible, ce qui fait la cohérence des textes coraniques, et ce qui en détermine le sens, fragment par fragment ».

Alain Feuvrier

Henri MADELIN

Si tu crois

L'originalité chrétienne. Bayard/Etudes, 2004, 188 pages, 15,90 €.

La foi ne saurait être imposée de l'extérieur. Plus que jamais elle requiert un engagement de liberté, au sein d'un monde souvent indifférent, sinon hostile. Si exigeante soit-elle, elle n'en demeure pas moins offerte à celui qui, comme Moïse, se laisse atteindre par la mystérieuse révélation de Dieu et qui, comme Nicodème, vient trouver Jésus pour apprendre de lui comment « naître d'en haut ». Foi personnelle (aussi bien l'auteur livre-t-il d'abord quelque chose de sa propre histoire). Foi risquée, qui ne craint ni l'exode ni le désert, mais donne au croyant d'exister, libre et responsable, sous le regard aimant de Dieu. Foi qui accepte la confrontation avec les sciences, qui rencontre sur sa

route les divers langages de la philosophie, qui apprend à rendre compte de l'expérience humaine comme d'une expérience où se donne, fût-ce « anonymement », le mystère absolu de l'existence (on retrouve ici la voix de Karl Rahner, à qui Henri Madelin fait justement écho aux p. 52-54 et 70-75). Foi en attente du Royaume, ce qui est tout à la fois chemin de mort et de naissance – chemin à vivre non pas dans des « bastilles intérieures », mais « dans les espaces et les temps d'une époque » (p. 7), et donc, aujourd'hui, au sein d'un monde marqué par les défis de la mondialisation et l'épreuve des conflits planétaires. Un beau livre, qui invite les Nicodème d'aujourd'hui au courage de croire. Il y va du progrès vers l'« avant » de l'homme et de l'univers – vers ce que Teilhard nommait « un grand soleil levant » (p. 186).

Michel Fédou

Roger ETCHEGARAY

Vers les chrétiens en Chine

Vus par une grenouille du fond d'un puits.
Cerf, 2004, 100 pages, 14 €.

Le cardinal Roger Etchegaray voit les chrétiens en Chine « du fond d'un puits » : de loin, d'en-bas, d'en-dessous, malgré ses quatre voyages là-bas (le premier en 1980) qu'il raconte dans ce livre. Il leur adresse un message – « vers les chrétiens en Chine » –, et adresse également ce message à la Chine, aux autorités. Dans la conviction que bien des choses peuvent

évoluer de par le rapprochement des divers groupes – les « clandestins » et les « officiels » (je préfère dire « les visibles »). C'est un grand événement, par exemple, qu'un évêque puisse annoncer avant son ordination qu'il est « nommé » par le pape, en même temps qu'il est... « élu » par la conférence épiscopale de Chine ; il y aurait déjà eu trois cas de ce genre. Quelque chose avance, par là, dans les faits...

Jean-Yves Calvez

Abd-al-Haqq GUIDERDONI,
Michel MAHERBE, Jean-Louis SCHLEGEL
D'où vient l'univers ?

Sous la direction d'Alain Houziaux. L'Atelier, 2004, 110 pages, 10 €.

La question de l'origine de l'univers ne cesse pas de faire recette. Ce petit livre regroupe quatre conférences prononcées dans le cadre des soirées du Temple de l'Etoile à Paris. Un astrophysicien et théologien musulman, un historien des religions, un philosophe et un théologien chrétien débattent de cette question de l'origine et des implications des visions religieuses et scientifiques. Sans apporter de choses vraiment nouvelles, cet ouvrage fournit de bons repères pour réfléchir sur la création du monde. Comme le rappelle opportunément Jean-Louis Schlegel, cette réflexion doit nous aider à trouver une attitude juste au sein d'une histoire dont nous sommes responsables.

François Euvé